

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 50.

JEUDI, 14 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTES : Nos anciens interprètes, par Benjamin Sulte.— Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.— David Tétu et les raiders de Saint-Alban (suite).— Les secrets du succès.— Poésie : Le bien pour le mal.— Bazar au profit des orphelins.— Envers et contre tout, par André Gérard.— Conseils et maximes à méditer.— Nos gravures : Le nabab de Bahavolpour ; Le prince Mass'oud Mirza, Zilli Sultan ; Aspect de la comète visible en Egypte ; L'enfant peureux ; Les lauréats du concours de beauté de Buda-Pesth (Hongrie).— Choses et autres.— Notes commerciales.— Pensées.— Nouvelles diverses.— Variétés.

GRAVURES : Le Nabab de Bahavolpour.— Le prince Mass'oud Mirza, Zilli Sultan.— Aspect de la comète, visible en Egypte.— L'enfant peureux.— Québec, vue prise de Lévis.— Les lauréats du concours de beauté de Buda-Pesth (Hongrie).

NOS ANCIENS INTERPRÈTES

Il est assez curieux de retrouver dans les plus vieux Mémoires qui concernent le Brésil, la description du type du voyageur et de l'interprète des premiers temps du Canada.

« N'en déplaise à d'austères censeurs ou à de systématiques adversaires, dit M. Paul Gaffarel, nous avons tous, nous autres Français, de séduisantes qualités. Notre vivacité, notre intelligence, notre absence de morgue et de prétentions nous ont toujours valu les sympathies des peuples avec lesquels nous entrons en relations, et surtout des tribus primitives qui se laissent volontiers prendre aux apparences. Aussi les Brésiliens accueillaient-ils avec empressement nos compatriotes, d'autant plus que les Portugais, nos rivaux sur la côte du Brésil, ne cherchaient au contraire qu'à imposer et nullement à faire accepter leur domination. »

Ceci ressemble beaucoup à l'histoire du Canada. Mettez le mot « Anglais » au lieu de « Portugais » et nous voilà chez nous.

Écoutez le même auteur :

« Entre les Brésiliens et les négociants français, les meilleurs intermédiaires furent les interprètes normands. C'étaient de hardis aventuriers qui n'hésitaient pas à se fixer au milieu des tribus brésiliennes, apprenant leur langue, se conformaient à leurs usages et vivaient de leur vie. D'une bravoure à toute épreuve, d'une activité que rien ne lassait, ce furent les véri-

tables ancêtres de ces héroïques trappeurs franco-canadiens, dont les romans de Cooper et de Mayne Reid, nous ont appris à admirer l'énergie et la persévérance. Habités à ne compter que sur eux-mêmes, aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, ils gagnaient à cette lutte quotidienne contre les hommes et les éléments une incomparable énergie. Leur bravoure commandait l'admiration aux Brésiliens, qui les aimaient aussi pour leur adresse, pour leur complaisance, pour la facilité avec laquelle ils se conformaient aux usages nationaux et parlaient leur langue..... Ils rendirent au commerce français d'inappréciables services et étendirent dans tout le continent l'influence française. On le savait si bien au Brésil que tous les étrangers cherchaient à se faire passer pour Français. »

Ces choses avaient lieu dans l'Amérique du Sud, un siècle avant les voyages de Champlain sur l'Ottawa.

C'étaient des Normands aussi ces interprètes que le fondateur de Québec lança dans toutes les directions et qui lièrent avec les peuples sauvages de la Nouvelle-France des rapports si étendus et si suivis. Ils rangèrent du côté de la France, « ces masses tatouées et couleur d'acajou qui faisaient trembler les airs de leurs chansons guerrières, » comme le dit un écrivain canadien.

M. Gaffarel ne se trompe pas en allant chercher l'origine de ces francs compagnons du Canada parmi les Normands du Brésil, car les fils ont répété ici l'œuvre que les pères avaient accompli là-bas. Sur leurs traces marchèrent six ou sept générations de voyageurs qui ont répandu notre nom d'un océan à l'autre.

Ces voyageurs, ces truchements se sont mirés les premiers dans les sources de nos fleuves et des grands lacs ; les premiers ils ont parcouru « toute la terre ! »

Les chants populaires, que nous aimons, parce qu'ils nous font songer aux jours de nos ancêtres, et que nous admirons pour leur grâce naïve, touchante, inimitable, sont nés sur les lèvres de ces enfants perdus de la civilisation. Au sein des forêts et des déserts ; à côté des cataractes mugissantes ou sur les bords des lacs majestueux de l'ouest ; dans la paix comme dans la guerre ; à travers mille travaux entremêlés de rares moments de calme, ils composaient, sans luxe de rhétorique et sans trop se soumettre aux exigences de la rime, des complaintes, des récits joyeux, des chansonnettes, des mélodies dont l'ensemble dénote un aimable fond de poésie et un penchant à la mélancolie que l'on s'étonne de rencontrer chez ces rudes voyageurs. Leur musique a un caractère particulier. Il est vrai qu'ils l'ont en grande partie empruntée à la France, mais ils ont su lui imprimer une mesure toute nouvelle. Qui de nous ne connaît ces couplets dont plusieurs sont tirés de vieux chants français, épurés dans le tour et le langage, puis rythmés au mouvement de l'aviron :

Derrière chez nous y'a t'un étang,
En roulant ma boule !
Trois beaux canards s'en vont baignant
Rouli roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule !

Ou bien :

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, ma mie m'appelle ;
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, ma mie m'attend !

Ou encore :

Isabeau se promène
Le long de son jardin ;
Du long de son jardin
Sur le bord de l'île.

Et puis :

C'est dans la ville de Rouen
Qu'on a fait un pâté si grand.
.....
C'est dans Paris y'a t'une brune,
Elle est plus belle que le jour.
.....
A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois beaux navir' sont arrivés.
.....
Ah ! qui me passera le bois,
Moi qui suis si petite ?
.....
J'ai cueilli la belle rose
Qui fleurit au rosier blanc.
.....

A côté de ces refrains si gais, il faudrait mettre *La Claire Fontaine*, ou le *Petit Rocher de la Haute Montagne*, que le brave Cadieux écrivit sur une écorce, à l'île du Grand Calumet, rivière Ottawa, il y a deux cents ans, et que l'on trouva sur son cadavre quelques jours après son décès.

Ah ! c'étaient de vaillantes natures que les anciens voyageurs ! Ils n'avaient pas, comme les soldats de Pizarre et Cortez, une mission de sang à remplir. Leurs armes étaient la gaieté, le courage joyeux, la persuasion qui résulte d'un commerce journalier et fidèle. Leurs conquêtes furent celles de l'amitié. Leurs désirs étaient mieux obéis chez les Sauvages que les décrets des souverains civilisés et avec meilleure grâce que les édits des conquérants du Mexique et du Pérou. C'était un spectacle à faire envie au cœur. Il nous inspire un légitime orgueil, car nos gens ont accompli plus de merveilles en ce genre que toutes les autres nations réunies. Jamais les historiens et les poètes ne pensent à eux sans manifester leur admiration.

BENJAMIN SULTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

III

LE MONDE DE JUPITER

Ceux qui veulent à toute force voir dans les astres des mondes habitables, représentent Jupiter comme jouissant d'un printemps éternel dans toutes ses régions, et nous disent que la température de ce globe va en diminuant graduellement des pôles à l'équateur. Si c'est un printemps, ce n'est certes pas celui que chantent nos poètes, inspirés par la beauté renaissante de la nature entière. Et d'abord pour le soleil, si jamais les habitants de Jupiter peuvent l'apercevoir, à travers les monceaux de nuées et de gros nuages dont tout leur ciel est encombré et que nous remarquons même d'ici-bas, à cette grande distance, ils voient le disque solaire cinq fois moindre qu'il n'est pour nous, et ils n'en reçoivent par conséquent qu'un vingt-septième de lumière et de chaleur. Si nous considérons que la plus grande chaleur moyenne de nos régions tropicales ne dépasse pas 25° C., nous devons conclure que, du côté de la chaleur solaire, le printemps de Jupiter ne vaut pas mieux que l'hiver glacé de nos pôles, et que ses jours printaniers ne sont pas plus gais que les sombres et douteuses journées de novembre à Londres.

Mais par ailleurs, l'état même de son atmosphère troublée indique assez que la surface de Jupiter n'est pas ensevelie sous les glaces auxquelles devrait la laisser en proie son peu de chaleur solaire. Il faut donc supposer dans la planète elle-même une chaleur interne, qui lui est restée de son ignition primordiale et qui supplée à la faiblesse de l'irradiation solaire. Nulle planète plus que Jupiter n'attire l'attention de l'astronome par les étranges particularités de son atmosphère. Quand on fixe sur elle un télescope, l'on ne saurait ne pas s'arrêter à la considération de ces bandes diversement colorées qui semblent s'enrouler autour d'elle dans les régions équatoriales. Blanches ordinairement à l'équateur, avec une légère teinte rougeâtre, ces bandes sont suivies parallèlement de deux zones plus sombres, l'une dans l'hémisphère boréal, l'autre dans l'hémisphère austral, puis de part et d'autre, s'en étendent d'autres moins claires qui pâlisent en approchant des pôles et se perdent en une teinte uniforme légèrement azurée autour des pôles eux-mêmes.

Afin que personne ne fût tenté d'attribuer au corps même de la planète ces dessins et leurs couleurs, Dieu a permis qu'ils n'aient aucune stabilité et qu'ils changent et se transforment comme les grandes masses de nos vapeurs atmosphériques, quand l'air en est plus chargé, aux jours d'orage et de bourrasque. Ces teintes ne sont dues qu'à la diffusion des rayons solaires comme d'ailleurs les teintes de nos nuages terrestres, et, si quelqu'un a cru y découvrir, au moyen du spectroscope, quelque trace d'une lumière propre, c'était plutôt l'effet d'aurores boréales ou d'une phosphorescence électrique, semblable à celle de nos orages d'été.

Une pareille accumulation de vapeurs non seulement rend visible l'immense enveloppe de l'atmosphère dans laquelle elles sont suspendues, tout en dérobant à nos regards le corps même de Jupiter; elle fait encore croire que la planète, bien qu'éteinte à sa surface, conserve néanmoins une très haute température. Grâce à cela, elle garde à l'état gazeux beaucoup de substances qui formeraient autrement les glaciers, les lacs et les mers de Jupiter; et, quand même elles tomberaient, condensées par le refroidissement, en pluie sur la planète, elles en remonteraient bientôt dans l'atmosphère transformées en nuages et en brouillards. Même pour l'atmosphère terrestre, les géologues s'accordent à dire qu'il fut, à l'une des époques primitives, surchargé de vapeurs d'eau et que c'est là ce qui explique, en partie du moins, pourquoi alors les latitudes les plus éloignées jouissaient du même climat et pourquoi aussi la végétation était si luxuriante. Le monde de Jupiter est-il arrivé au degré de refroidissement requis pour la vie de végétaux analogues aux nôtres, ou bien a-t-il conservé une chaleur trop intense, on ne saurait le dire par conjectures, mais les apparences sont de beaucoup contraires à l'existence de plantes mêmes au sein de ces régions.

Au reste, nous ne connaissons pas seulement aujourd'hui l'existence et les conditions physiques de l'atmosphère de Jupiter, nous en connaissons encore en partie la constitution chimique. Le spectroscope, qui nous a révélé les éléments chimiques des étoiles, nous a aussi rendu d'immenses services pour l'étude des planètes, et nous a montré que, s'il y a unité dans l'univers, il y règne aussi la plus merveilleuse variété. Connaissant les gazes dont l'air de notre atmosphère terrestre est composé, nous pouvions nous croire en droit de conjecturer que les atmosphères des autres planètes sont composés d'air tout comme le nôtre. Le spectroscope a renversé de fond en comble ce jugement trop hâtif. Dans le spectre de la lumière solaire, réfléchi par Jupiter, le spectroscope montre dans le rouge une raie noire, étrangère à notre atmosphère. Quelle est cette substance, on ne l'a pas encore pu savoir; mais, attendu la merveilleuse conformité qui existe entre les créatures diverses et les fins auxquelles elles sont destinées, il semble probable que cet élément rendrait notre atmosphère et que de fait il rend l'atmosphère de Jupiter impropre au maintien de la vie végétale et animale dans les organismes terrestres.

Avant de quitter cet immense colosse de notre système planétaire, nous ne pouvons pas ne pas jeter un regard sur la couronne des quatre satellites qui s'agitent autour de lui et lui forment comme un cortège digne de sa grandeur. Io, Europe, Ganimède et Callisto sont les noms donnés à ces quatre lunes, en suivant leur ordre d'éloignement de la planète. Les mois mesurés par elles, et qui dépendent du temps employé par chacune pour fournir sa course autour de Jupiter, sont d'un jour et 18 heures pour la première, de 3 jours et 13 heures pour la seconde, de 7 jours et 4 heures pour la troisième et de 16 jours et 16 heures pour la quatrième. Et si leur course est si rapide, la cause n'en est pas dans leur petit volume. Ganimède est d'un diamètre qui égale la moitié du diamètre terrestre, et il pourrait, partant, être considéré plutôt comme une véritable planète que comme un satellite. Car s'il est moindre que Mars, il est deux fois plus grand que Mercure et cinq fois plus grand que la lune. Ses trois sœurs sont plus petites, mais encore est-il qu'elles surpassent en grandeur n'importe laquelle des planètes semées entre Mars et Jupiter.

Il en est peut-être qui, à la pensée de ces quatre lunes, se représentent le ciel de Jupiter comme magnifiquement orné et jaloussent le plaisir d'en voir les éclipses tantôt simultanées, tantôt séparées de temps, ou d'en contempler les phases diverses et les autres accidents que nous révèle le calcul de leurs orbites; mais ceux-ci oublient trop le voile épais de nuages accumulés, voile qui déroberait à l'habitant de Jupiter la vue non seulement de ses satellites, mais encore la vue du soleil. La conjecture contraire, d'après laquelle il pourrait soupçonner l'existence d'un ciel étoilé, d'un soleil et des quatre lunes si rapprochées de lui, n'a pas d'autre fondement que l'opinion gratuite d'après laquelle certaines taches brunes, observées parfois dans l'atmosphère jovienne, seraient autant d'ouvertures pratiquées dans sa masse. Mais en serait-il ainsi, il faudrait encore qu'elles se trouvassent à l'endroit précis où se trouverait le spectateur, désireux de profiter de ces fenêtres!

Les quatre satellites de Jupiter ont de meilleurs titres à notre souvenir en astronomie et en physique. Ce fut par leur découverte, due à Galilée, que s'ouvrit la série glorieuse des conquêtes faites au moyen du télescope dans les régions célestes. De ces petites Antilles, l'exploration s'étendit aux Nouveaux Mondes du ciel et jusqu'aux contrées les plus éloignées de l'univers. Et là, en voyant les pâles nébuleuses, et en pensant que la lumière, malgré sa vitesse, prend peut-être des centaines de siècles à venir de là jusqu'à nous, il nous est donné d'assister en personne à la naissance déjà passée de nouveaux mondes futurs.

De plus, ce même fait de la propagation successive,

l'un des fondements de la physique renouvelée, fut, pour la première fois, confirmé par l'observation des satellites de Jupiter. Les anciens croyaient à la propagation instantanée de la lumière, et, en cela, disons-le, ils étaient parfaitement d'accord avec les phénomènes alors connus. A peine le soleil paraît-il à l'horizon, qu'aussitôt, sans intervalle sensible, tout l'hémisphère est éclairé de ses feux. Il n'en est pas ainsi du son. Qu'un artisan enfonce un clou à une certaine distance de nous, nous voyons d'abord le marteau tomber et ne percevons qu'un peu plus tard le bruit produit par le coup; le son requiert donc du temps pour se répandre.

Or, comment prouver que la lumière, elle aussi, se propage successivement? La démonstration serait faite si, plaçant un flambeau à une grande distance, nous nous entendions avec un ami pour remarquer à sa montre le moment précis auquel il le couvre et le découvre, et si entre ces deux actions et le moment où nous les apercevons, il s'écoulait un laps de temps tant soit peu appréciable. Le temps comparé avec la distance nous donnerait la vitesse de la lumière.

Mais de fait la lumière est si rapide que toute distance terrestre est trop petite pour nous révéler un intervalle sensible entre les deux phénomènes. Il fallait donc trouver parmi les corps célestes un ami qui voulût bien faire cette expérience avec un mortel terrestre. Olaf Roemer, au lieu d'un, en trouva quatre dans les satellites de Jupiter. Ils remplirent eux-mêmes le rôle de flambeaux; ils s'éteignaient quand ils se plongeaient dans l'ombre que projette Jupiter sous les rayons du soleil, et ils se rallumaient, quand ils émergeaient de cette ombre; le moment choisi était l'instant, calculé d'après l'astronomie, où ils paraissent et disparaissent ainsi, en d'autres termes, l'époque de leurs éclipses. Enfin, pour assurer l'expérience, l'astronome, emporté par la Terre dans sa révolution annuelle autour du Soleil, allait se placer à diverses distances, variant de près de 300,000,000 de kilomètres.

Grâce à ces alliés dans le monde de Jupiter, grâce aussi au soin attentif avec lequel on mit en œuvre les moyens terrestres, on put constater l'espace de temps qui s'écoule entre le départ des rayons lumineux et leur arrivée à l'œil du spectateur, et on put ainsi fixer avec certitude à 300,000 kilomètres par seconde la vitesse de la lumière. Ainsi la lumière et le son se trouverent réunis dans la même classe de phénomènes; ainsi aussi fut rendue possible la théorie des ondulations, théorie qui est l'âme de la physique moderne, puisqu'elle rattache ensemble les phénomènes de la lumière, de la chaleur et de l'électricité.

En quittant Jupiter, nous resterons persuadés que, s'il mérite le premier rang parmi les planètes solaires par sa grandeur et sa clarté, ses satellites ne sont pas moins dignes de considération pour les glorieux souvenirs qui s'attachent à eux dans les annales de la science.

GIULIO.

NÉCROLOGIE

Sir Hugh Allan est mort subitement samedi matin, à Edimbourg (Ecosse), son pays natal. Il était âgé de 72 ans. Cette nouvelle a jeté la consternation dans Montréal. Sir Hugh Allan était considéré comme le fondateur de la navigation océanique en ce pays. Le Canada perd un de ses plus grands citoyens.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XXIX.

Cependant notre ami David était loin d'être inactif à Québec. Au milieu du froid et des neiges, il avait appareillé sa goélette et dès le 28 mars, il y avait fait transporter toutes les provisions et tous les objets nécessaires à un long voyage.

Il ne lui restait plus qu'à aller faire signer au bureau de la Trinité sa feuille de route, afin d'avoir l'entrée libre des ports de pêche du golfe. Les raisons ne lui manquaient pas pour motiver son hâtif départ. Si bien les fit-il valoir que les officiers de service n'eurent pas même une arrière-pensée.

L'équipage de Tétu étant à son poste, David n'hésita pas à hisser ses voiles et à mettre le cap vers les parages du golfe.

L'étonnement fut grand, à Québec, quand on aperçut cette embarcation entre la ville et l'Isle d'Orléans, cinglant, disait-on, pour le Labrador.

Les savantes dissertations qu'on a faites, dans ces

dernières années sur la possibilité et même sur les charmes de la navigation du fleuve, en hiver, n'étaient pas encore venues à l'idée des marins les plus hardis, à l'époque de 1865. On ne regardait pas seulement comme étrange, mais même comme téméraire, d'oser s'aventurer sur le fleuve, à une pareille saison. Il charriait encore une grande quantité de glaçons, le froid était vif et les tempêtes de neige fréquentes.

Mais, dans cette conjoncture, il s'agissait, disaient les hommes d'affaires, d'importantes découvertes minières dont certains spéculateurs européens menaçaient de s'attribuer le mérite, pour en réclamer le monopole. La passion des mines fait faire tant d'extravagances qu'elle explique bien des témérités. Après tout, c'était l'affaire de ceux qui voulaient se donner le luxe de voyager au milieu des glaces et des brouillards.

Un capitaine et trois matelots composaient l'équipage de la goélette. Le capitaine était David Tétu; il y avait bien aussi un passager: certain monsieur de Montréal, qui s'occupait, lui aussi, de mines, et un peu des incursionnistes!

La goélette était partie du quai Gilmour, à Saint-Joseph de Lévis, car le 28 mars, le pont de glace tenait encore ferme et il ne quitta la ville que le 15 avril suivant. David Tétu n'avait pas eu la patience d'attendre son départ.

Par une singulière coïncidence, le consul américain se trouvait sur le quai au moment où la goélette s'en éloignait. David, qui le connaissait, le salua de la main en riant sous cap, pendant qu'il hissait son pavillon à sa barbe. Le pauvre consul était alors loin de se douter que cette embarcation était en partance pour aller sauver des griffes de ses limiers, quelques-uns des ennemis les plus acharnés de son pays.

Le voyage se fit fort heureusement. L'habile capitaine qui connaissait par cœur tous les courants du fleuve, sut éviter les glaces en prenant le chenal du nord, qu'il longea jusqu'aux Escoumins, où il arriva les premiers jours d'avril.

Il était nuit lorsque la goélette jeta l'ancre à la pointe ouest de la baie, qui était alors inaccessible, parce qu'elle était couverte de glaces.

Sans attendre le jour, David se fit débarquer à terre et se rendit au poste, où le commis lui dit que les *raiders* devaient partir pour les chantiers, à quatre heures, le lendemain.

L'alarme était au milieu d'eux depuis quelques jours, car ils avaient appris que certains espions avaient pris des informations sur leur compte et étaient à la veille d'arriver aux Escoumins. M. Barry leur avait conseillé de prendre le chemin des bois jusqu'à ce que ses motifs d'appréhension fussent dissipés.

D'un bond, David fut rendu à la maison de M. Barry, où son entrée produisit l'effet d'une apparition; car les *raiders*, malgré leur empressement de partir, n'osaient espérer le voir arriver si tôt.

La joie fut grande de part et d'autre; les sudistes surtout ne pouvaient contenir leur ivresse, car il leur semblait déjà voir luire le jour de la délivrance.

On tint conseil et il fut décidé de partir dès le lendemain: le séjour des Escoumins n'était plus sans péril et on savait bien qu'une fois en mer, peu d'embarcations oseraient se risquer à la poursuite des *raiders*, à cette époque de l'année.

Les adieux ne furent pas sans émotion. Pendant plus de deux mois, nos jeunes militaires avaient été reçus avec la plus franche hospitalité dans la famille de M. Barry, où on les avait traités comme les enfants de la maison. Ils avaient partagé la vie paisible de cet heureux foyer et sentaient vivement la dette de reconnaissance qu'ils avaient contractée.

De leur côté, M. et Mme. Barry ne voyaient pas s'éloigner sans regret ces aimables jeunes gens qui s'étaient montrés si sensibles à leurs attentions, qui, par l'élévation de leurs sentiments et la délicatesse de leurs manières, avaient su gagner leur estime et leur attachement. Les charmes de leur conversation, joints à leurs talents de société, avaient embelli le séjour des Escoumins en faisant diversion à la monotonie de l'existence, si morne d'ordinaire, dans ces solitudes, à cette période de l'année.

Aussi toute cette famille exprima-t-elle les regrets qu'elle ressentait à ce départ et l'impression du vide qu'ils allaient laisser.

Madame Barry, qui les avait traités comme une véritable mère, se fit l'interprète des siens, en faisant à ses hôtes les meilleurs souhaits de voyage et d'un heureux retour au pays.

XXX.

Le 4 avril, vers midi, tous les voyageurs, y compris l'ami de Montréal, étaient réunis à bord de la goélette; le capitaine donna le signal de lever l'ancre.

A peine pouvait-on hisser les voiles, tant elles étaient raidies par les glaces. Il fallait être doué d'une constitution de fer comme David Tétu et ses matelots pour résister sur le pont par le froid intense qu'il faisait, et que rendait encore plus piquant le vent violent qui soufflait du nord.

Renfermés dans la petite chambre de la goélette, tout ce que pouvaient faire les confédérés, c'était de se



LE NABAB DE BAHAVOLPOUR



LE PRINCE MASS'OU'D MIRZA, ZILII SULTAN



ASPECT DE LA COMÈTE, VISIBLE EN ÉGYPTÉ

garantir contre les rigueurs de la température, car leur sang méridional n'avait pas encore pu s'acclimater à ces hautes latitudes et se glaçait dans leurs veines.

L'horizon n'était pas grand, ni les instants bien variés, dans l'étroite prison où ils étaient ballottés, et l'aiguille de la petite horloge marine suspendue à l'une des parois de la chambre ne marchait guère vite à leur gré; tout le long du jour ils n'avaient qu'à écouter sonner les heures et à suivre son pas de tortue autour du cadran.

Ceux qui ont l'expérience de la navigation en goélette, connaissent les charmes que l'on éprouve au fond d'une *cabine*, par un temps de froid ou de pluie, lorsqu'on n'a d'autre occupation que de se préserver des contre-coups des vagues qui se renvoient l'une à l'autre la pauvre maison flottante, comme un bouchon de liège ou comme une coque de noix.

Toutefois nos *raiders* en prenaient gaiement leur parti et s'ingéniaient à tuer le temps le mieux possible, avec toute la bonne humeur et l'insouciance de leurs vingt ans. Quand ils étaient à bout de conversation, ils tiraient leurs éternelles cartes et bataillaient à coup de *pique* avec autant de passion qu'avec le sabre. A voir l'ardeur qu'ils déployaient à viser leur adversaire au cœur et à l'étendre sur le *carreau*, à coups d'*atout*, aussi bien qu'à coups de revolvers, il était facile de reconnaître des soldats exercés à tous les genres d'escarmouche. De temps en temps, le capitaine descendait faire la partie avec eux et les égayait par quelques-unes de ses *facéties*.

Il ne pouvait cependant que rarement se donner cette distraction; car son poste était au gouvernail: ses deux matelots n'étant que des novices qui connaissaient à peine les côtes et les endroits dangereux; le troisième, seul, avait quelques connaissances nautiques. Aucun d'eux n'avait l'expérience de la navigation d'hiver.

Tétu ne l'avait pas non plus, mais le Saint-Laurent ne semblait avoir aucun secret pour lui. Habitué de longue main à braver tous les dangers, il en avait pour ainsi dire l'intuition et possédait le talent de s'instruire lui-même.

Dès les premières heures du départ, la glace avait commencé à retarder la marche de la goélette qui était de petite dimension et loin d'être assez solidement construite pour affronter les glaces sans danger.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'elle parvint à se frayer une route jusqu'aux Petits Escoumins. Là, nouveau contre-temps; la brise tourna à l'est, accompagnée d'une neige épaisse qui bientôt couvrit le pont d'un tapis dangereux et glissant. Elle finit par tomber en si grande abondance que le capitaine en était à se demander s'il n'allait pas être obligé de chausser ses raquettes, avec ses matelots, pour faire la manœuvre.

Force fut donc de jeter l'ancre à l'Anse-aux-Basques et d'y attendre le retour d'une éclaircie et d'un vent plus favorable.

Tout en jouant aux cartes, les confédérés ne tardèrent pas à s'apercevoir que le bateau ne marchait plus. D'ailleurs, il leur fallait sortir de temps à autre pour mettre le nez sur le pont, afin de ne pas être suffoqués derrière cette cloison à peine aérée.

Equipage et passagers purent se convaincre, dès les premiers jours, que si la navigation sur le Saint-Laurent est possible au milieu de l'hiver, comme certains optimistes veulent le faire croire, elle est tout à fait dépourvue de charmes.

Le lendemain, le temps étant devenu meilleur, on se mit en frais d'appareiller, mais, chose inexplicable, l'écoute de la grande voile avait été coupée net, comme avec un couteau. Grande fut la surprise, et plus grandes les imprécations des matelots qui commençaient à soupçonner quelque mauvais sort.

Sans s'occuper de leurs superstitions, David ordonna à ses hommes de bord de détacher l'amarre et de la descendre dans la chambre pour la faire sécher et l'épisser.

On put enfin mettre à la voile, et grâce à l'habile direction du capitaine, qui savait aussi bien profiter du vent que des courants, on put se rendre aux Cawees, petites îles situées en bas de la Pointe-des-Monts. Une nouvelle tempête de neige y attendait les navigateurs. Poussée par un vent de rage, cette neige avait fini par être insupportable et il devenait de plus en plus difficile de demeurer sur le pont de la goélette.

L'ouragan sifflait, avec un bruit sinistre, dans les cordages et menaçait de tout rompre. Cependant la mer était calme, mais c'était un calme de mauvais augure pour David Tétu qui, avec son flair de marin, en comprenait la cause et en voyait venir le danger. Il ne cacha pas à ses compagnons de voyage qui ne pouvaient s'expliquer cette tranquillité des eaux en présence de l'ouragan, qu'elle ne pouvait être causée que par le voisinage d'une banquise de glace dont l'étendue empêchait les vagues de se former.

Toujours sur le qui-vive, le vaillant capitaine s'efforçait inutilement de percer du regard la blanche obscurité qui enveloppait la goélette.

La tempête et la neige durèrent sans relâche pendant une journée et une nuit.

A chaque instant, on pouvait craindre d'aller se briser sur les flancs de la banquise.

Il fallait un homme comme David Tétu pour que les matelots, toujours prêts à abandonner la manœuvre, ne perdissent pas tout à fait courage. Toujours calme, toujours confiant, dans les moments critiques, il savait communiquer aux autres quelque chose de son sang-froid et de son énergie.

Les plans ne lui manquaient pas pour sortir de cette impasse, et il n'attendait qu'une éclaircie pour les mettre à exécution.

Dans l'intervalle, il s'efforçait de dissiper la tristesse de ses amis en leur racontant les voyages plus dangereux encore qu'il avait faits ou qu'il avait l'intention de faire, ou bien il leur parlait de ses chasses, et surtout des rêts incomparables qu'il avait inventés ou qu'il se proposait d'inventer, pour prendre tous les saumons et tous les marsouins du fleuve.

Ces intéressants propos faisaient luire quelques rayons de joie dans l'âme des jeunes confédérés, mais ne faisaient pas luire ceux du soleil, qui auraient pu fondre cette neige intempesive et la glace dont les voiles et les cordages étaient enveloppés.

XXXI

Le 7 avril au midi, le temps étant devenu moins mauvais, on décida d'appareiller.

—Malédiction! s'écrie l'un des matelots, l'écoute est encore coupée au même endroit. Il y a quelque chose qui va mal et si ça continue, j'aurai bien vite abandonné le service.

La situation se compliquait. Un des hommes de l'équipage accusait les passagers d'être les auteurs de ce mauvais coup. Ils ont peur, disait-il, de périr dans les glaces et ils veulent nous empêcher d'avancer.

Mais l'autre matelot avait son idée. Superstitieux en diable, il croyait aux lutins, aux loups-garous et surtout aux sorts; il était convaincu qu'il y avait à bord, avec eux, soit l'un, soit l'autre de ces dangereux passagers.

David calma de son mieux les colères de l'un et les craintes de l'autre; mais, tout en faisant réparer de nouveau l'amarre, il se promit bien de trouver tôt ou tard la clef de ce mystère.

La goélette était encore dans les parages des Cawees, lorsqu'on se vit en face d'une immense banquise, qui barrait le passage.

Après l'avoir cotoyée pendant quelque temps, Tétu aperçut, du côté du nord, un chenal à travers lequel il lança sa goélette. Ce passage pouvait avoir une dizaine d'arpents de largeur entre la glace et la terre ferme. Il était impossible de juger jusqu'à quelle distance il pouvait être libre.

On atteignit successivement les Sept-Iles, Moisie, et enfin le Petit-Hàvre, à dix milles plus bas, où il fallut s'arrêter: le chenal se trouvant fermé.

Comme il était évident qu'on serait obligé d'y faire escale, pendant plusieurs jours, le capitaine et les passagers prirent le parti de descendre à terre, laissant les deux matelots à la garde de la goélette.

Ce contre-temps fut cependant une diversion pour les passagers, fatigués d'une longue traversée et qui se trouvaient tout heureux de fouler la terre ferme.

Tétu avait un ami au Petit-Hàvre: personne n'en sera étonné. C'était le père Chisholm, vieux pêcheur et trappeur du golfe.

Écossais de naissance, il était venu très jeune au pays où, dès son arrivée, il avait été engagé en qualité d'agent de la Compagnie du Nord-Ouest. Plus tard, cette société ayant été amalgamée à la Compagnie de la Baie d'Hudson, le jeune Chisholm fut mis à la tête du poste des Sept-Iles, puis de celui de Mingan.

De là, tous les ans, il traversait à l'île d'Anticosti pour y faire la chasse à l'ours et aux loups-marins.

Pendant son séjour à Mingan, il épousa une sauvage, ce qui indisposa les directeurs de la Société dont il cessa dès lors de faire partie.

En quittant Mingan, le père Chisholm vint se fixer au Petit-Hàvre, où, depuis bien des années, il y menait la vie de trappeur et de pêcheur, vivant du produit de ses courses.

A l'époque où David vivait habituellement dans ces parages, il eut, pendant six ans, pour associé, le père Chisholm. Tous deux avaient des magasins à Moisie et au Petit-Hàvre, et ils gardaient à leur service vingt-huit familles de Naskapis.

Quoique M. Chisholm fut protestant, il travaillait, avec son associé, à la conversion au catholicisme des familles sauvages.

En 1860, ils firent baptiser vingt-et-un adultes, par le Père Arnaud, un des plus zélés missionnaires de ces régions, et un ami intime de David Tétu, avec lequel il correspond encore.

Si jamais vous rencontrez le Père Arnaud, qui dessert maintenant la mission de Betsiamites, et qui, une ou deux fois par année, fait la montée du fleuve à Québec, demandez-lui en combien de voyages David l'a accompagné, combien de fois il l'a transporté d'un lieu à un autre, en berge ou en canot, avec quelle fidélité et quelle obligeance il l'a servi dans ses courses, quel excellent auxiliaire il a souvent été pour lui. Vous saurez alors pourquoi tous deux correspondent et quels liens intimes les unissent.

Comme la plupart des sauvages qui descendent des terres pour venir habiter au bord du fleuve, les vingt-huit familles qu'avait baptisées le Père Arnaud moururent toutes de consommation, sur les bords de la rivière Moisie.

Le père Chisholm était un homme d'une rare probité et d'une droiture d'âme peu ordinaire. Froid comme un Écossais, il était réservé dans ses paroles, se livrait peu, mais une fois qu'il avait donné sa confiance ou son amitié, il ne la retirait plus. Sa charité n'avait pas de bornes, et allait, comme celle de David, jusqu'à la prodigalité. Ces points de ressemblance, dans leur caractère, avaient été pour une large part dans leur intimité.

M. Chisholm prenait un soin extrême de l'éducation religieuse de ses six enfants, trois garçons et trois filles qui, tous, étaient de fervents catholiques, comme leur mère.

L'une des filles de madame Chisholm, qui répondait au nom d'Eliza, était une vraie sainte, très éclairée et très avancée dans la pratique des conseils évangéliques. Cette charmante enfant avait un goût prononcé pour la musique et s'accompagnait agréablement sur l'accordéon.

(La fin au prochain numéro)

LES SECRETS DU SUCCÈS

Qui veut réussir ne doit s'effrayer de rien. Qu'il persévère, qu'il soit déterminé de réussir, il trouvera de l'aide, elle lui viendra au moment où il s'y attendra le moins. Nos efforts peuvent être infructueux, nous pouvons être presque désespérés, mais la Providence viendra à notre secours et nous rendra l'espérance.

Un autre moyen d'assurer notre succès, c'est de savoir apprécier la valeur du temps. Samuel Johnson a dit: "Celui qui veut, dans l'avenir, se rappeler avec satisfaction ses années passées, doit d'abord apprendre ce que vaut le moment présent, et ne jamais permettre qu'une parcelle de son temps lui échappe."

Un savant gentilhomme qui s'était rendu à une gare de chemin de fer, apprenant qu'il lui faudrait attendre dix minutes le départ du convoi, s'écria: "Voilà dix minutes perdues pour toujours!"

Voilà un des plus grands secrets, pour ne pas dire, le secret du succès. Le temps n'arrête pour personne, il n'attend personne; c'est pourquoi il faut mettre chaque instant à profit. Souvent, vous entendrez dire: "Je ferai ceci, ou cela, quand j'aurai le temps;" mais le temps ne leur viendra jamais, à moins qu'ils ne le veuillent trouver: car les hommes trouvent toujours des excuses pour leur négligence quand l'intérêt ou la nécessité ne les forcent pas d'agir.

Il y a aussi des hommes qui commencent la vie avec toutes les chances de réussir, ils ont des amis capables et dévoués, tous les avantages possibles semblent leur être prodigués, et cependant ils ne feront aucun progrès; et même, plus souvent encore, ils perdent tout ce qu'ils ont, ils sont réduits à implorer la charité publique, poussés, diront-ils, par leur mauvais destinée. Et cela sans qu'on puisse voir en quoi ils ont eu tort. On ne peut les accuser, ni d'avoir négligé leurs affaires, ni d'avoir vécu avec trop de faste et d'extravagance. Au premier abord ceci peut paraître incompréhensible; mais y réfléchissant on s'aperçoit qu'ils n'ont pas su profiter des faveurs de la fortune, qu'ils n'ont pas su apprécier la valeur du temps, mais qu'ils se sont bercés avec une confiance facile et fatale que tout finirait bien.

Un autre élément de succès est la confiance en soi-même; car si nous ne l'avons pas, comment pourrions-nous l'inspirer aux autres. Un homme peut être doué de tout ce qu'il faut pour réussir, et ne parvenir à rien, faute de confiance en lui-même, si la timidité le fait rester en arrière quand il devrait se faire voir et se faire entendre. Celui qui agit ainsi perdra de plus en plus confiance en lui-même, et il ne réussira jamais.

Pour réussir il faut encore qu'un homme sache se choisir une bonne épouse. Lord Burleigh, dans ses avis à son fils, lui disait: "Choisissez avec la plus grande circonspection celle qui devra être votre femme, car c'est d'elle que vous viendra le bonheur ou le malheur: cette action de la vie peut se comparer à un stratagème de guerre, un homme ne se trompe qu'une fois, c'est pour toujours. Infermez-vous soigneusement de son caractère, de ce qu'étaient ses parents dans leur jeunesse, ne prenez pas une sottise, car elle sera votre honte, et vous verrez, par votre triste expérience, que l'on se dégoûte vite d'une étourdie."

On a dit avec raison que les hommes sont ce que les femmes les font. Quoiqu'un homme ne doive pas être soumis à sa femme dans le sens servile du mot, elle aura de l'influence sur lui, d'une manière ou d'une autre; et, heureux vraiment celui qui trouve en sa femme l'aide dont il a besoin, la compagne aimante et soigneuse, pleine de sympathie, toujours prête à l'encourager, désireuse de chasser les nuages de son front et les inquiétudes de son cœur.

Qu'elle est grande la mission des femmes!

(Chamber's Journal.)

LE BIEN POUR LE MAL

I

Il est des droits sacrés qu'il faut savoir défendre,
De grands devoirs qu'il faut accomplir. Pour comprendre
Ce que le ciel commande et ce que l'homme fait,
Il faut du premier homme admettre le forfait
Et du Christ incarné le sanglant sacrifice.
On proclame bien haut l'amour de la justice,
Mais on oublie, hélas ! de graver en son cœur
Ce que la bouche loue avec tant de chaleur.
Dieu ramène pourtant chaque chose à sa gloire :
C'est ce que je dirai dans une courte histoire.

Jean Dumas habitait, non loin de la cité,
Une blanche maison sous les bois. En été,
Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres
Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres
Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons ;
En hiver, le fléau battait dru les moissons,
Et puis l'on festoyait comme c'est la coutume.

Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume
Disaient que près de là vivait un forgeron.
Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.
Si je l'appelle ainsi ce n'est pas pour la rime.
Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,
Mais ils ne marchaient sous la même couleur ;
L'un était libéral, l'autre, conservateur.

Ils eurent à la fin une ardente dispute
Au sujet des héros qui commençaient la lutte,
Pour un siège d'un jour, dans notre Parlement.
Jean dit à Bergeron :

—Tu parles sottement.

Ton candidat est fourbe et ta cause est mauvaise.

Et l'autre répliqua, bondissant sur sa chaise :

—Ma cause est bonne et mon homme vaut mieux que vous !

—Tiens ! si je le voulais tu serais avec nous.

—Comment ?

—Tu n'est pas libre.

—Est-ce quelque menace ?

—Je puis, si je le veux, te chasser de la place.

—Me chasser ?

—Te chasser !

—Tu ne le feras pas !

Je le ferai, bien sûr, si, demain, tu ne vas
Pour l'homme de mon choix enregistrer ton vote.

—Jamais !

—Tu me dois ?

—Oui.

—Tu me paieras.

—Despotel !

—Un grand mot que j'ai lu dans ton petit journal.
Je ne te ferai pas, moi, de discours banal,
Mais je te chasserai de ta pauvre boutique !
—Bah ! j'aurai pour abri mon drapeau politique.

La querelle dura longtemps et fit du bruit.
Dumas ne dormit point, rêvant, toute la nuit,
Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.
Il fit vendre la forge et rit de l'indigence
Où tomba tout à coup son malheureux voisin,
Puis ensuite il noya ses remords dans le vin.

II

Trente ans sont écoulés. Dans les vertes prairies
Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,
Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos grands monts,
Il s'élève un village où nombre de maisons,
Pleines de frais enfants, grouillent comme des ruches.
Dans l'âtre, aux jours de froid, flambent gaiment les bûches
Lorsque le vent se tait et que les cieux sont clairs,
On voit de tout côté s'élever dans les airs
Les colonnes d'argent de la molle fumée.
Le givre émaille alors la fenêtre fermée.
Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil
Jusqu'au cœur du foyer plonge un reflet vermeil,
Et les bois tout en fleurs y versent leurs dictames,
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis
Qui donnait sur la route, un homme était assis,
Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,
Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.
Il fumait en silence, et son regard rêveur
Suivait, au bord du lac, une étrange vapeur
Que le vent déployait comme un voile de soie.
La maison de cet homme était pleine de joie :
Le bonheur l'inondait de ses divins rayons.
On voyait à l'entour onduler les sillons ;
Les vergers lui donnaient des fruits tout pleins d'arôme,
Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.
Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs :
Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

En face s'élevait une forge ; et sans cesse
Sous l'enclume de fer qui tintait d'allégresse
On entendait tomber l'implacable marteau.
Le soufflet, haletant sous son large manteau,
Attisait le foyer. Se brisant en parcelles,
Le fer rouge battu lançait mille étincelles
Autour de l'ouvrier content de son labeur.
Bien souvent le vieillard encor plein de vigueur

Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.
Il n'aurait pas voulu s'affaisser comme un lâche,
Au coin de son foyer, sous le fardeau des ans,
Comme font de nos jours tant de vieux artisans.
Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,
Faisait seul la besogne, et la faisait en maître.
Il rentrait à son tour les bras noirs de charbon,
Mais qu'importe ? il avait travaillé, c'était bon.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,
Assis moelleusement dans une grande chaise,
Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,
La mère, alerte encor, surveillait le cellier
Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,
Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.
Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.
Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

III

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,
Tiré par un cheval poussif et misérable,
Venait un chariot. Il était encombré :
Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela délabré,
Tout cela revêtu de cet air de détresse
Qui choque le regard et même vous oppresse.
Ce pénible attelage était, hélas ! guidé
Par un homme bien vieux. Son front chauve et ridé,
Penché presque toujours sur la route de sable,
Gardait d'un long chagrin la trace impérissable.
Et les essieux criaient, et leurs cris agaçants.
Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.
Derrière la voiture, un bœuf qui se lamentait,
Un chien la tête basse et que la soif tourmentait
Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,
Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,
Belle malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;
La mère, bien âgée et s'oubliait soi-même
Pour ne songer toujours qu'à ceux qu'elle chérit.
Et toutes deux s'en vont songeant dans leur esprit
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.
On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;
Et lorsqu'ils sont ensemble aux heures de repos
Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

Tout à coup cependant le chariot se brise :
Une ornère, un caillou, l'on ne sait. La surprise
Pour les trois voyageurs est grande assurément.
On regarde, on soupire, on demande comment
On pourra supporter une pareille épreuve.
La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,
Mais enfin l'on s'était bien rendu jusqu'ici,
Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?

Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,
Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,
Regardant chaumes, vals et près d'un œil distrait,
Aperçut la voiture au moment qu'elle entra
Dans le petit village avec sa charge lourde ;
Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde
Des essieux mal ferrés qui se rompaient soudain.

—Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main
A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,
Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route."

Vous le savez déjà, Paul c'était son garçon ;
Il forgeait en chantant comme un joyeux pinson.
Il sort, et tous les deux, le fils avec le père
Vont aider le vieillard qui pleure et désespère.
On porte à la maison le pauvre mobilier ;
Le chariot boiteux se traîne à l'atelier,
Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage.
Faire la charité leur donne du courage.
Le soufflet bourdonnant allume un feu d'enfer
Et les pesants marteaux tombent dru sur le fer.

Quand le travail fut fait il était soir. La grive
Eparpillait déjà sur la paisible rive,
Comme des diamants, les notes de sa voix.
L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.
L'hôte du forgeron, malgré l'heure avancée,
Voulut poursuivre alors sa route commencée.

—Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord
Payer ce que je dois. —Pour qu'on reste d'accord
Ne m'offrez rien du tout, non ! pas la moindre somme,
Passez ici la nuit et dormez un bon somme,
Reprit le forgeron avec un franc souris.

Les jeunes gens se sont toujours vite compris.
Un tendre sentiment, une amitié sincère
Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère
Naquit à l'instant même. On descendit gaiment,
Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,
Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'onde,
On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde
Se trouva, par hasard ou volontairement.
Il était tout heureux, parlait joyeusement
Et regardait beaucoup sa compagne jolie.

Cependant je ne sais quelle mélancolie
S'envint clore sa lèvres et noyer son regard
Parti d'un œil d'azur, un rayon, comme un dard,
L'avait touché soudain ; un doux rayon de flamme
Soudain avait glissé jusqu'au fond de son âme.

—Jamais, se disait-il, jamais le vent du soir
Ne s'est levé si pur ! C'est comme un encensoir
Qui balance dans l'air les parfums de l'aurore.
Jamais les flots du lac ne sont venus encore
Murmurer à nos pieds des soupirs si touchants !
Et jamais les oiseaux n'ont fait de si doux chants !

C'est son cœur qui chantait. Et tout est harmonie
Le ciel est près de nous et la terre est bénie
Lorsque chante le cœur et s'éveille l'amour.

Il fallut cependant qu'on songeât au retour,
Car la nuit s'avancait avec son voile d'ombres,
Et les arbres mêlés formaient des masses sombres
Où l'on ne distinguait ni feuilles, ni rameaux.
On fit de longs adieux au lac. Ses fraîches eaux
Portèrent jusqu'au loin les charmantes paroles,
Et l'on n'entendit plus, sur les fougères molles,
Que les pas mesurés des jeunes promeneurs.
Paul ne marchait pas vite et de nouveaux bonheurs
Ce soir-là, croyez-le, rayonnaient sur sa vie.
Sa compagne semblait aussi toute ravie.
Ils n'avaient pas marché la moitié du chemin
Qu'ils se parlaient tout bas et la main dans la main.

Cependant les vieillards assis devant la porte,
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte
Quand on est dans les champs, sous les bois, près des flots,
Causaient en attendant le moment du repos.

—Pour aller, pauvre ami, défricher une terre
Vous êtes bien trop vieux, je ne saurais le taire,
Disait le forgeron au colon étranger.

—Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,
Mais le pain qu'au travail donne la Providence.
J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.
Je possédais des biens ; ils ont été vendus.
Mes fils se sont enfuis—à vous je le raconte—
Mes fils ont déserté quand ils ont vu ma honte,
Quand ils ont vu la faim s'asseoir à notre seuil.
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil
Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.
Je n'ai pas cependant le droit de les maudire
Parce que je fus lâche et que Dieu me punit.

Et ce fut en pleurant que le vieillard finit.

—Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?
Et quel est votre nom ?

Oppressé par l'angoisse,
Le malheureux pouvait à peine se tenir.
Sa femme qu'attristait aussi ce souvenir
Répondit aussitôt, essayant sa paupière :

—Nous avons demeuré bien longtemps à St-Pierre,
Saint-Pierre d'Orléans.

Et, parlant presque bas,

L'homme reprit alors :

—Mon nom est Jean Dumas.

—Jean Dumas, dites-vous ? Quoi ! Jean Dumas, de l'Île ?
Cria le forgeron : Non ! non ! c'est inutile !
Tu n'es point Jean Dumas ! je te reconnais !...
Approche donc un peu que je lise tes traits !...
Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées
On ne retrouve plus nos jeunesse fanées !

—Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !
Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,
Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?
Ah ! j'en éprouverais un bonheur véritable !

—Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;
Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

—Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, brave homme
En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

—C'était à l'Île, Jean, reprend le forgeron,
Et je me nomme, moi, Cyprien Bergeron.

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,
Poussant de ces sanglots qui vous déchirent l'âme
Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors,
—Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors !
Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,
Tombe dans la poussière aux genoux de son hôte.

—Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !
Ne t'agenouille point comme ça devant moi,
Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.
Entrons.

Le crucifix pendait sur la muraille.
Il s'en fut à ses pieds se jeter à genoux
Et dit, levant les mains :

Mon Dieu, pardonnez-nous
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent !

Puis, quand il fut debout :

—Jean, les moissons commencent,
Et je cultive un peu tout en forgeant beaucoup.
J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais un bon coup
En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.
Nous ferons désormais une seule famille.

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :

—Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela.

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11 h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.



L'ENFANT PEUREUX



LES LAURÉATES DU CONCOURS DE BEAUTÉ DE BUDA-PESTH (HONGRIE)

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

I

André Bernard à son frère Jacques.

Mon cher Jacques,

Je t'écris d'une petite bourgade perdue, à la frontière de la Styrie, où je viens de m'arrêter, rompu d'une nuit passée dans un affreux véhicule trainard, cahotant, remorqué par des chevaux trépassés depuis l'an dernier, et qui prêtent leurs fantômes à un conducteur toujours en train de rêver qu'il dort. J'ai partagé le coupé avec une femme en deuil, voilée d'une si épaisse dentelle, qu'il était impossible de distinguer ses traits sous les réseaux. Au départ, une fois qu'elle fut casée dans le coin opposé au mien, le dialogue suivant s'engagea entre elle et le conducteur qui semblait la connaître :

—Madame va être fatiguée tout de même!

—Peu importe, pourvu que je gagne quelques heures; par la voie ferrée j'aurais fait un trop long détour; ma pauvre fille doit m'attendre avec une telle impatience!

—Est-ce son aîné qui est malade?

—Non, c'est le plus jeune.

—Ben, ça vaut mieux... s'il arrive malheur, il ne sera pas si dépaycé que l'autre en retournant là-haut ce potiot! Bonne nuit, madame.

Il referma la portière.

Le roman que j'avais bâti en dix minutes, en voyant monter cette femme voilée, d'une tournure élégante, finissait au titre; l'inconnue, héroïne fugitive, dont j'allais devenir le chevalier, était une respectable aieule. Je n'avais plus qu'à m'endormir du sommeil de l'innocence. Ce matin, au petit jour, il ne me restait de ce projet que l'innocence et des contusions. Nous avons versé à moitié dans une fondrière où j'ai laissé mon chapeau. Pendant cet aimable exercice, la bonne grand-mère n'a pas bougé de son coin ni soufflé mot. La glace, de mon côté, s'étant fendue, je m'enveloppai la tête d'un foulard, en pensant *in petto* que je devais encore avoir meilleur air, ainsi que ma cousine, qui cachait certainement sous son épais voile noir quelque formidable béguin de nuit. Ma déception avait un bon côté; si l'inconnue eut été jeune, je restais nu-tête et je prenais un corza féroce.

Il était six heures du matin, quand, d'un pli de la montagne qui domine la route, les tourelles d'un château surgirent du milieu des brumes roses d'où le soleil sortait sans se presser.

Quelques minutes après, apparut un vieux bonhomme, en livrée verdâtre, planté droit sur ses pieds, au bas d'un sentier ombragé, comme un soldat au port d'armes. Ma compagne baissa la glace et cria: "Bonjour, Franz!" A ce cri, la patte s'arrêta, et le vieux accourut. Pendant qu'il aidait sa maîtresse à descendre, je ramassai divers petits paquets posés près d'elle, et je les lui tendis en la saluant de mon foulard groseille, dont le vent agitait agréablement les pointes trop longues au-dessus de sa tête.

—Merci, monsieur, me dit la vénérable dame en relevant son voile, et je vis, mon cher, je vis un ravissant visage de jeune fille, point classique, mais adorable. Un visage à peine ovale, d'un rose velouté, troué de fossettes, avec un de ces petits nez retroussés qui se moquent du monde; une bouche rieuse, et de grands yeux tristes, mouillés de sommeil. Le voile se rabattit sur un rire argentin, et je restai là, encadré dans la portière, avec ma tête encornée, stupide et furieuse.

—Une jolie fille! n'est-ce pas, monsieur? me dit le conducteur d'un air goguenard.

—Va te promener, animal! grommelai-je en français, et je m'enfouis dans mon coin.

Mais Wilhelm tenait à causer. Sans se soucier des "allons donc!" des autres voyageurs, il se mit à bourrer tranquillement sa pipe de porcelaine et reprit:

—C'est la gouvernante des enfants de là-haut. Ça a vingt ans, ni père ni mère, et c'est mignon à croquer, mais honnête comme le pain blanc. Deux fois par an, elle va en vacances chez des amis, c'est donc quatre fois que je la voiture sur ce chemin, et toujours de nuit pour gagner une journée là-bas. Au premier voyage, elle a été ennuyée par un jeune homme qui voulait rire un peu. Alors elle a eu l'idée d'inventer cette histoire de grand-mère et d'enfant malade, et à chaque départ nous récitons chacun notre bout de rôle; vous avez vu, monsieur, que ça réussit joliment. Il cligna ses gros yeux et remonta sur son siège. "Ça a vingt ans, ni père ni mère," me redit une voix intérieure, et toute ma colère se fondit dans un attendrissement.

A bientôt, mon cher Jacques, je vais dormir et tâcher de ne pas rêver de la tête que j'avais.

Je compte trouver une lettre de toi chez le duc de Rosenthal, j'y serai dans deux jours.

Je t'embrasse,

ANDRÉ.

II

Mon cher Jacques,

Me voici l'hôte de Rosenthal, un vieux château d'un très grand air, qui s'élève à mi-côte du Plabutsch. L'intérieur est d'un luxe princier, mais un peu austère. Tentures de Cordoue splendides, meubles de chêne d'un fouillé merveilleux, bronzes, marbres, pas une dorure. Tout est du gothique le plus pur. Quant aux châtelaines, elles remontent certainement à l'époque du paradis. Ces deux blanches et suaves figures se détachent sur ce sombre cadre, comme les têtes nimbées des chérubins dans les tableaux des vieux maîtres espagnols. Je commence par te présenter Mlle Mina, diminutif de Wilhelmine, que j'ai rencontrée la première.

Je venais de Gœsting, et je montais jusqu'au *Jungfrauenring*, rocher du haut duquel une demoiselle Anna de Gœsting se précipita parce que les deux amis qui se disputaient son cœur s'étaient tués en duel.

A mi-chemin, sous un bouquet d'arbres, je vis deux femmes assises sur des pliants; l'une, un album ouvert sur ses genoux, edssinait, l'autre lisait. La première avait environ dix-huit

ans. Un chapeau rond de batiste blanche abritait sa tête. De temps en temps elle la relevait pour fixer le paysage, et montrait son délicieux visage à ton sournois de frère, qui s'en délectait, caché derrière un chêne. Mets-toi devant la Marguerite de Goethe de l'oncle Jean, et tu jouiras du spectacle: même front pur, même regard chaste, même sourire naïf; sur les épaules, les deux grosses nattes blondes. Au second regard, le profil est plus fier, le teint plus transparent, le buste plus fin: une Marguerite blasonnée. Elle portait une robe exquisement simple, un lainage léger, tourterelle, semé de fleurettes. Un mantelet pareil était posé près d'elle, sur l'herbe, avec des gants très longs. Sa compagne pouvait avoir trente ans. Brune, petite, potelée; physionomie gracieuse et point banale, éclairée par de grands yeux d'une nuance indécise, dont l'expression dominante est la bonté. Dans tout l'ensemble de sa mignonne personne, quelque chose d'enfantin, je dirais presque d'innocent, qui lui faisait comme une parenté avec la jolie créature assise près d'elle. Ce groupe séduisant, sous un ciel bleu tendre, un coquin de petit parfum printanier courant dans l'air, "quelque diable aussi me poussant," j'abandonnais le fantôme de Mlle de Gœsting sur son rocher, et, mon chapeau à la main, je m'avançai vers les deux femmes, demandant ce que je savais fort bien: le chemin le plus direct conduisant à Rosenthal.

La blonde m'enveloppa d'un rapide regard et, se penchant vers la brune, murmura: "Notre Français!" Puis elle se mit à m'examiner curieusement de ses grands yeux limpides, pendant que sa compagne me renseignait. Au milieu de ses explications la jeune fille s'écria:

—Mon amie, emmenons monsieur dans la voiture. Voulez-vous, monsieur?

Et sans me laisser le temps de répondre, elle ajouta:

—Vous êtes le Parisien que papa attend, n'est-ce pas?

—Oui, mademoiselle.

—Quel bonheur! Papa dit que les Français sont très gais, très aimables. Désirez-vous partir de suite? Si vous n'êtes pas trop fatigué, je finirai mon arbre.

Je balbutiais quelques mots signifiant que j'étais à ses ordres.

—Alors, asseyez-vous là, dit-elle, en reculant son écharpe, j'en ai pour dix minutes.

Je restai un moment presque décontenancé par cette simplicité charmante, à laquelle m'ont peu habitué les jeunes Parisiennes, angéliques et timides, qui, dans les salons où on me présente sous l'étiquette d'un célibataire bien pourvu, me font la révérence, les yeux baissés, en se regardant dans la glace.

La gouvernante de Mlle Mina, car cette petite femme brune, à l'air intelligent et bon, était sa gouvernante, ou plutôt son amie, ne paraissait nullement étonnée de sa manière d'être avec moi. Elle avait posé son livre et me considérait, souriante.

—Vous savez, monsieur, me dit Mlle Mina, en taillant son crayon, qu'à ce rocher que vous voyez là-haut est attaché tout un roman, un roman terrible.

—Non, je ne sais pas, fis-je avec candeur, voulez-vous me le raconter?

Il fallait entendre cette dramatique histoire d'Anna de Gœsting, contée par cette enfant naïve. Quelle petite tête romanesque elle vous a! Et à quel point elle ignore la vie!

"C'est toujours ainsi, lorsque celui qu'on aime meurt, on meurt. La pauvre Anna avait eu vraiment grand tort de se tuer, outre que c'est un horrible péché, elle devait être certaine de mourir de son désespoir."

Tandis que je l'écoutais, ce mot d'une Parisienne, une des plus jolies filles de la finance, me revint à l'esprit. Sur le point de se marier, elle montrait à une amie les magnificences de sa corbeille.

—Je trouve qu'il y a excès de dentelles noires, fit l'amie.

—Trop? dit la belle fiancée, non. On peut devenir veuve, ma chère.

Mlle Mina m'a singulièrement rajeuni les jeunes filles. Lorsqu'elle eut terminé son arbre, je me penchai sur son album, en lui demandant la permission de lui donner quelques conseils pour *arrêter* une masse de feuillage un peu lourde, disant que je peignais.

—Ah! que c'est gentil! s'écria-t-elle, moi qui adore les peintres.

Cela lancé sans rougir, avec l'aplomb d'une innocence qui me parait ne pas avoir une ombre.

Elle voulut que je fisse moi-même la retouche indiquée. Pendant ce temps, agenouillée dans l'herbe, elle resta courbée sur moi, suivant le va-et-vient de mon crayon, avec la mine attentive d'une écolière. Je t'avoue que par moments j'avais les yeux troubles, en voyant, à un pouce du mien, ce frais visage, et en sentant courir sur mes doigts cette douce haleine.

Quand j'eus fini, Mlle Mina, après avoir affirmé que son arbre avait l'air vivant, jeta au hasard son manteau sur elle, ramassa lestement son petit bagage que je lui pris des mains, dit: "Partons," et courut sans s'arrêter jusqu'à la route où stationnait la voiture. C'est en cet équipage et en cette compagnie, que je fis mon entrée triomphale à Rosenthal.

A quelques mètres, nous croisâmes un cavalier de haute mine qui passa au galop. Mlle Mina se leva vivement et, tournée vers ce personnage, cria de toute sa voix, en allemand, —elle ne me parlait que français:

—Papa! nous avons trouvé votre monsieur de Paris dans les chemins et nous vous l'apportons.

Telle fut ma présentation au duc de Rosenthal. Je ne compris pas ce qu'il répondit, mais je le vis qui agitait son chapeau.

Après avoir franchi un pont-levis, la voiture entra dans la cour d'honneur, au milieu de laquelle s'élève un perron monumental, gardé par deux énormes lions de bronze florentin. Tandis que nous en franchissions les degrés, Mlle Mina me dit:

—A présent, monsieur, je vais vous conduire à maman, qui sera enchantée de vous voir; elle est Polonoise et raffole des Français.

J'objectai que j'étais bien poudreux pour me présenter chez la duchesse, que mes bagages devaient être arrivés.

—Bah! fit-elle, poudreux, c'est de la couleur locale, avec vos cheveux un peu ébouriffés. Vous avez le temps de vous montrer en gravure de modes... et d'être aussi ennuyeux à regarder que les autres, ajouta-t-elle en aparté.

J'ai l'oreille fine et j'entends.

L'appartement de la duchesse est situé dans l'aile droite; nous y arrivâmes par une suite de longs corridors lambrissés de chêne, où sont curieusement sculptés les principaux épisodes de l'Ancien Testament, au travers desquels circulent des animaux bizarres qui rappellent la naïveté de composition du moyen âge.

—N'est-ce pas qu'elles ont de bonnes têtes, nos bêtes? me

dit Mlle Mina. Figurez-vous que plusieurs ressemblent à des gens que nous connaissons. Quand vous les aurez vus, je vous les ferai reconnaître là.

—Madame la princesse, j'ai bien l'honneur!... Et elle fit une comique révérence à une licorne. Puis elle poussa un porte capitonné d'une grosse soie de Chine, et dit: "C'est ici."

Nous étions dans une grande pièce carrée, tendue et meublée de damas de Gênes. Au centre, sur un fauteuil d'ébène incrusté d'argent, était assise la duchesse de Rosenthal, en déshabillé de satin à la reine, mauve pâle, garni de dentelles blanches. Une exquise beauté, blonde avec de grands yeux bleus, rêveurs et tendres. L'âge? Impossible de le préciser. N'étaient les dix-huit ans que la fille fait fièrement sonner, on donnerait à la mère aussi bien vingt-six ans que trente-six. Elle était entourée de trois ou quatre femmes de chambre, très coquettement attifées dans le costume national, et travaillait avec elles à une immense tapisserie: des roses pourpres et des lis d'or sur un fond de soie blanche. J'ai su depuis que c'était un tapis d'autel pour la Vierge de Mariazell, le pèlerinage le plus célèbre de l'Autriche. Devant le tableau que je te décris, j'étais transporté à des siècles en arrière; il me semblait venir saluer une châtelaine du temps des croisades; l'époux était en terre sainte, et l'épouse fidèle, entourée de ses servantes, travaillait activement pour accomplir quelque vœu fait pour le cher absent. Aussi étais-je sérieusement embarrassé de ma "couleur locale" par trop moderne, en m'inclinant devant la duchesse, qui m'accueillit avec une extrême bonne grâce. Bonne grâce étrangement digne et chaste, dans son abandon, et qui n'a aucune parenté avec cette coquette "honnête" qui constitue, en général, l'amabilité des femmes "bien."

Nous causâmes trois quarts d'heure environ de Paris, de la France, de nos malheurs, dont elle me parla avec un visible attendrissement. Lorsqu'elle prononce le nom de M. de Bismarck, elle fait au bas de son corsage un petit signe de croix rapide, comme si elle voulait conjurer le démon. Un frère qu'elle chérissait a été tué à Sadowa. Un beau jeune homme de vingt-huit ans dont le portrait, voilé d'un crêpe, fait face à son fauteuil.

J'allais demander la permission de me retirer dans mon appartement, quand le domestique de service dans l'antichambre annonça:

—Monsieur le duc.

Le duc de Rosenthal, qui a des Hohenstaufen et des Hapsbourg dans son arbre généalogique, est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée, dont un léger embonpoint combat à peine l'élégance. Les cheveux grisonnent sur les tempes; l'œil, d'un bleu d'acier, a des éclairs de flamme; le profil est superbe et tout le personnage est empreint de cette distinction courtoise et un peu hautaine des grandes aristocraties.

D'un mouvement plein d'une grâce chevaleresque, le duc s'inclina devant sa femme et lui baisa la main d'un air très passionné, ma foi. Je regardais, charmé, cette jolie entrée en scène, embarrassé et humilié, en pensant combien en France, à l'ombre du progrès, nous étions devenus grossiers pour les femmes. En fait de progrès, celui du mauvais genre des hommes est le plus certain. Et, se relevant, le duc me tendit la main, et me souhaita sous son toit la plus aimable des bienvenues. Il me parla de l'oncle Jean, auquel il conserve une sincère amitié, et finalement de mon histoire de l'*Interrogne*. Il m'a dit que je trouverais tous les matériaux nécessaires à mon histoire, rassemblés dans la tour des Archives du vieux Rosenthal, qu'avec un peu d'imagination je pourrais facilement réédifier tel qu'il était à l'époque où son terrible ancêtre, Conrad le Rouge, remplissait de terreur la contrée. La cloche sonna le premier coup pour le dîner.

—Je vais vous conduire chez vous, me dit le duc, nous sommes voisins.

(La suite au prochain numéro.)

Conseils et maximes à méditer

N'essayez jamais de traiter des affaires auxquelles vous ne vous entendez pas.

—0—

Sachez dire non, sans colère, mais fermement et poliment.

—0—

Soyez charitable selon vos moyens; mais ne donnez pas plus que vous pouvez dans le but d'éblouir vos amis.

—0—

Si vous avez une place d'affaires, faites en sorte qu'on vous y trouve lorsqu'on a besoin de vous.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

NOS GRAVURES

Le nabab de Bahavolpour

Le nabab de Bahavolpour dont nous donnons un portrait exécuté d'après une photographie de M. Guest, de Calcutta, est l'un des suzerains les plus importants de l'empire anglo-indien. Ses revenus s'élevaient à la somme de trois millions cinq cent mille francs environ. Il a une armée régulière de sept mille soldats et peut lever une force irrégulière de vingt mille hommes. L'attention s'est d'ailleurs portée sur lui récemment à l'occasion de l'important détachement de cavaliers et de fantassins qu'il a spontanément mis au service de l'Angleterre pour la guerre d'Égypte, où elles ont été d'une grande utilité. Le nabab de Bahavolpour ne paye cependant aucun tribut aux Anglais qui ont même agrandi ses États, en récompense de l'aide qu'ils en ont reçue dans leurs guerres contre le Sind et les Sikhs. La principauté de Bahavolpour est située dans la partie nord-ouest de l'Indoustan. Sa longueur est d'environ quatre cent quatre-vingts kilomètres, et sa plus grande largeur de cent soixante; on évalue sa superficie à cinquante-trois mille kilomètres. Près des cours d'eau qui forment les limites nord-ouest, le sol est très fertile; presque tout le grand territoire du sud-est fait partie du grand désert indien et se compose de sables arides, couverts de poiriers sauvages et de plantes salines. Les animaux domestiques et le gibier y sont d'une étonnante abondance.

La population du Bahavolpour, que l'on évalue à six cent mille âmes, est fort mélangée. On y rencontre un grand nombre de Djâts, d'Afghans et de Béloutchis, qui tous professent l'islamisme; néanmoins la majorité est de race hindoue et appartient à la religion brahmanique. R. BRYON.

Le prince Mass'oud Mirza, Zilli Sultan

Le prince Zilli Sultan, dont nous reproduisons ici le portrait, d'après une photographie récemment envoyée de Téhéran, a aujourd'hui trente-trois ans; il est le fils aîné de Nassereddine Shah, et se montre un zélé promoteur des réformes progressistes inaugurées par son auguste père, qui, rendant justice aux capacités éprouvées de ce prince, lui a confié, depuis plus de dix ans, le gouvernement des provinces les plus importantes de l'empire: Ispahan, Chiraz, Arabistan, Laristan, Kurdistan et Kirmanchah. Depuis cette époque, Zilli Sultan a introduit chez les populations confiées à ses soins de notables améliorations: il a imprimé à l'enseignement des tendances industrielles et commerciales, affranchi les habitants de l'influence tyrannique d'anciens chefs; c'est à lui que la ville d'Ispahan doit la création d'une école libre, ouverte aux enfants de tous les cultes, musulman, juif et chrétien, sans distinction, et installée dans un des grands palais construits sous le règne des souverains de la célèbre dynastie Sefévienne.

Il a fondé un journal, le *Jerheng* (la science et l'art), puis appelé à Ispahan des officiers instructeurs, tels que MM. Buhler et Vauvilliers, des ingénieurs, et enfin la plupart des jeunes Persans que le gouvernement envoyait en Europe, il y a une vingtaine d'années, pour y faire leur éducation.

C'est encore sur son initiative que le shah abolit, dans la province que nous citons plus haut, la bastonnade, la mutilation et d'autres coutumes d'un autre âge peu dignes d'un gouvernement civilisé.

Le prince Zilli Sultan, qui est doué de toutes les grandes et hautes qualités de son illustre père, assurerait certainement à la Perse, s'il était appelé à régner un jour, une période d'histoire glorieuse; mais bien qu'il soit le fils aîné du shah, c'est à son jeune frère que reviendra le trône, sa mère n'étant pas une princesse de sang royal.

Le prince eût été homme à favoriser le développement de réformes que combat aujourd'hui de toute son influence le clergé musulman, qui s'efforce de les présenter au souverain comme autant de portes ouvertes à l'athéisme et aux tendances antimonarchiques.

A. CHODZKO.

Aspect de la comète visible en Égypte

Depuis quelque temps, nous sommes un peu blasés sur les comètes. Notre ciel a été favorisé, depuis plusieurs années, de nombreuses visites de ces astres errants. Un savant a même prédit que, dans le courant de 1883, nous traverserions l'orbite d'une comète, et que nous avions un nombre infini de chances de nous rencontrer avec elle. L'astronome en question en conclut que la terre pourrait bien être brisée. Je ne voudrais pas dire de mal des savants, mais j'ai l'espoir que la science de celui-ci sera en défaut, et que la terre a encore quelques siècles à rouler dans l'espace.

Au reste, sans vouloir faire ici un cours d'astronomie, je dois dire que les astronomes sont fort divisés sur les conséquences qu'aurait une telle rencontre. Beaucoup inclinent à croire qu'elles ne seraient nullement désastreuses. Il est à peu près constant, en effet, que les

comètes sont composées—abstraction faite de la partie brillante appelée *noyau*—d'une matière infiniment peu dense que notre globe traverserait comme un léger brouillard. Le *noyau* lui-même peut fort bien n'être pas plus solide que le reste. Ce qui nous semble un corps brillant est peut-être simplement l'effet optique produit par un espace où la matière légère de la comète est accumulée sur une plus grande épaisseur.

Les comètes sont des météores particulièrement *décoratifs*, si l'on peut ainsi parler. Mais l'atmosphère, dans les pays humides, chargée par les émanations sans nombre des populations et des villes, ne permet pas de les voir dans tout leur éclat. Il en est autrement en Orient et dans les contrées méridionales. Tous les astres empruntent une splendeur fulgurante à la transparence de l'air, et les comètes en bénéficient comme les autres. Cet effet est bien rendu dans notre gravure. Et ce dessin donne une idée de ce que doit être ce majestueux spectacle d'une comète apparaissant au soir, dans la vaste étendue solitaire, derrière les pyramides, et se reflétant dans les étangs où se déverse le Nil débordé.

TADDÉE.

L'enfant peureux

Lequel des deux est le plus effaré? L'oiseau qui prend des airs terribles ou l'enfant qui recule? C'est assez difficile à déterminer. Il est certain que pour l'oiseau, l'enfant est déjà un épouvantail de respectable stature. Et pour l'enfant cette vie inoffensive est terrible comme l'inconnu.

Il est certain qu'il y a des grâces d'état pour l'enfance. Si l'on songe à l'immense quantité d'objets nouveaux qu'elle coudoie à chaque pas, on peut s'étonner à bon droit qu'elle ne soit pas plus peureuse. L'homme fait est relativement plus craintif. Y aurait-il donc une éducation de la peur comme il y a une éducation du goût?

Quoi qu'il en soit l'artiste a rendu de la façon la plus heureuse cette petite scène d'intérieur champêtre. Les expressions de physionomie sont prises sur le vif. Le paysan rude et hâlé s'amuse de la frayeur du bébé. La mère, la jeune et forte femme des champs sourit aussi. Mais elle ouvre ses bras à son rejeton et le presse contre elle. Le gamin sait déjà d'instinct que, comme l'a dit le fabuliste dans *la Sarigue*:

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.
SAINT-MARC.

Les lauréates du concours de beauté de Buda-Pesth (Hongrie)

Voilà une idée bien originale et bien charmante qui aurait dû germer dans une cervelle française. Rassembler une troupe de jolies filles, donner des prix aux plus séduisantes et leur faire trouver du coup des maris, cela vaut infiniment mieux que de couronner des rosières, généralement laides à faire peur.

Au concours de Buda-Pesth, qui a eu lieu dernièrement, le premier prix, de \$1,000, a été décerné à Mlle Cornélia Székely, que notre gravure représente entourée des autres lauréates.

Allons, messieurs les utilitaires et les philanthropes, négligez donc un peu les animaux et les végétaux. Moins de courses, moins de concours agricoles. Songez un peu plus à vos semblables, et venez au secours de notre race qui s'étiole, se déforme et se détériore. Le bruit de vos machines nous rend sourds, l'éclat de la lumière électrique nous rend myopes, et les célérités de vos télégraphes et de vos téléphones nous étourdissent.

Vite à l'œuvre, fondez partout des concours de beauté, et, au lieu d'offrir les cent mille francs du prix de Paris et du *Derby* à un imbécile de cheval incapable de traîner une charrue ou une voiture, partagez cet argent entre les filles qui feront voir leurs belles dents, leurs yeux charmants et leurs tailles gracieuses.

CHOSSES ET AUTRES

Le maréchal MacMahon est dangereusement malade.

Il est rumeur que la Compagnie du Grand-Tronc a acheté le chemin de fer du Nord.

Par ordre des autorités municipales, les théâtres de Liverpool seront fermés durant toute la Semaine-Sainte.

Le nouveau palais législatif, qui sera construit à Québec, coûtera \$300,000.

Le littérateur anglais, Anthony Trollope, est mort à Londres, à l'âge de 67 ans.

Les propriétaires de l'hôtel Windsor, à Montréal, ont décidé de construire une aile au prix de \$100,000.

L'embranchement du South Eastern, reliant St-Césaire à la ligne principale, a été ouvert au trafic la semaine dernière.

Un M. Saint-Paul, de Paris, a offert à l'Académie

française la somme de vingt-cinq mille francs comme prime à qui découvrirait un remède contre la diphthérie. L'invitation s'adresse au monde entier, et non pas seulement aux médecins.

L'élection de Joliette s'est terminée jeudi dernier, par le triomphe de M. Guilbeault, qui a été réélu avec une majorité de 350 voix.

Les journaux français expriment leur satisfaction du passage du discours de la reine d'Angleterre dans lequel elle parle des relations entre l'Angleterre et la France.

On dit que M. le curé Labelle fera mettre devant les Chambres, à la prochaine session, un bill pour organiser une loterie en faveur de la colonisation.

Une dépêche de Cannes annonce que Louis Blanc est mort en cette ville. Le célèbre écrivain était âgé de 69 ans.

Le 23 décembre, sera célébré à Rome le cinquantième anniversaire de l'ordination de Léon XIII comme prêtre. Des démonstrations religieuses devront avoir lieu par tout le monde catholique, pour célébrer cet événement.

Il y a eu quelques changements dans le bureau de direction du chemin de fer du Nord. M. Wainwright, assistant-gérant du Grand-Tronc, remplace M. Gault qui a résigné.

La commission du chemin de fer Intercolonial a commencé à examiner les réclamations de M. McGreevy, qui sont de \$750,000. MM. Z. A. Lash et Cyrias Pelletier représentent le gouvernement, et M. D. Girouard le demandeur.

Son Excellence le Gouverneur-Général et Son Altesse Royale la princesse Louise sont partis de Victoria pour revenir à Ottawa, en passant par Puget Sound et l'Orégon. On dit que la santé de la princesse est complètement rétablie.

Le département des postes mettra en circulation de nouvelles cartes postales le premier janvier prochain. Ces cartes seront disposées de manière à ce que la personne à qui elles sont adressées puisse aussi répondre sur la même carte, et cela sans payer de timbre additionnel.

Le gouvernement fédéral a l'intention d'accorder, à la prochaine session, un subside pour assurer l'établissement d'une ligne de *steamers* entre l'Allemagne et le Canada. Les *steamers* feront le service entre Montréal et Bremen en été, et entre Halifax et Bremen en hiver.

Un des vieux châteaux historiques d'Angleterre, *Stanford Court*, dans le Worcestershire, a été détruit par le feu, avec toute une collection de peintures précieuses, de manuscrits et d'argenteries, qu'il contenait. Ce château était l'habitation de Sir Francis Wilmington.

Lundi matin, un des patients de l'hôpital Notre-Dame, M. Joseph Adolphe Hawley, marchand bien connu de cette ville, dans un moment d'aliénation mentale, s'est précipité de la fenêtre de sa chambre et a reçu dans sa chute des blessures mortelles. Il est mort le même jour, à 6h. du soir. M. Hawley était âgé de 58 ans.

M. le comte de Sesmaisons, consul général de France, à Québec, et madame la comtesse de Sesmaisons ont récemment envoyé à M. Napoléon Comeau, de la rivière Godbout, une superbe aiguïère en argent, comme témoignage des excellents souvenirs qu'ils ont rapportés de leur séjour à Godbout, en juillet dernier.

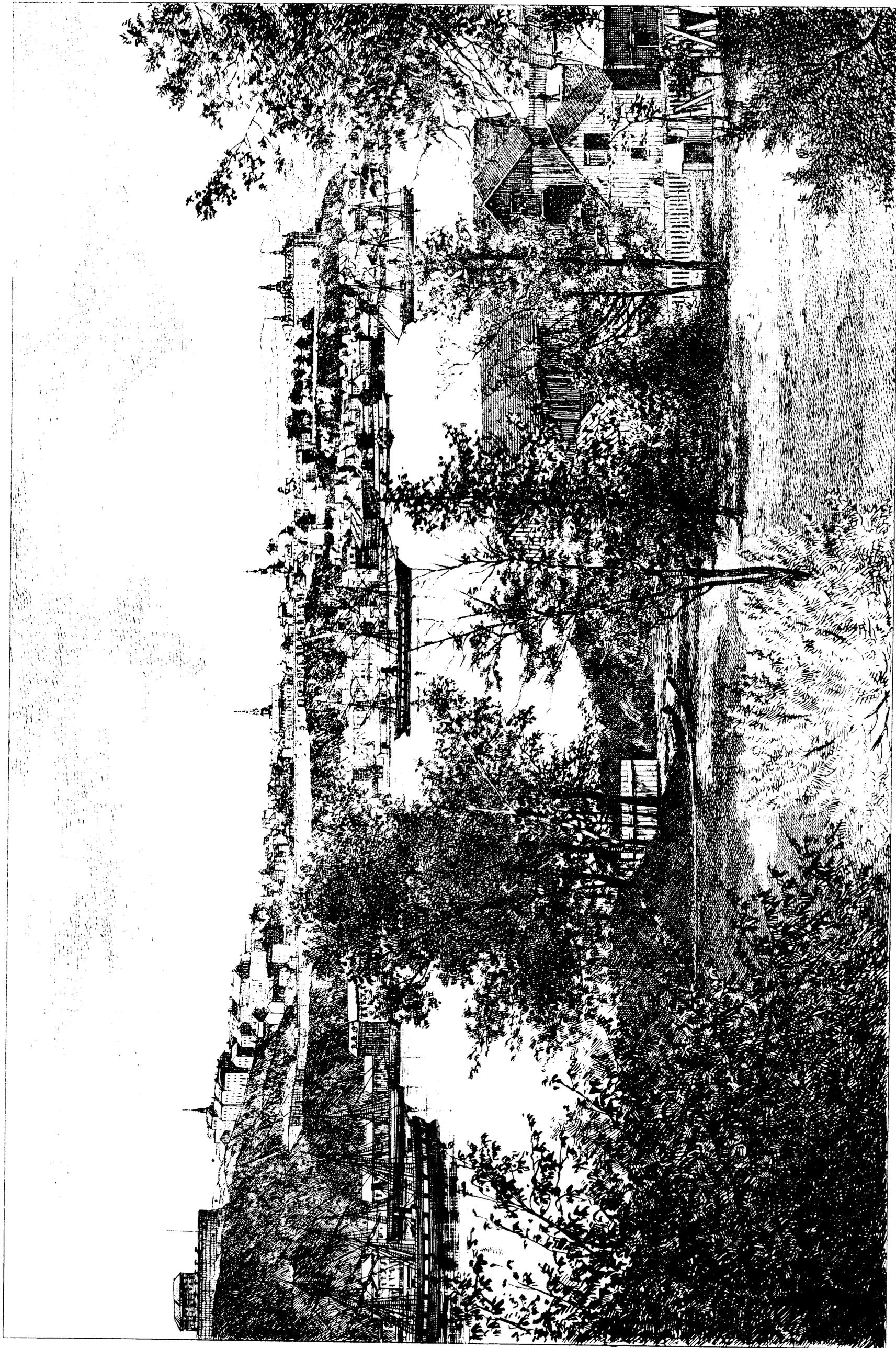
Les Sœurs de la Providence de la salle d'asile Saint-Vincent de Paul, accusent réception, avec la plus profonde reconnaissance, de la somme de \$1,000 à elles remise par M. T.-H. Wilson, marchand. Cette somme constitue une grande partie de la magnifique recette du bazar entrepris par ce monsieur dans un but de charité.

Puisse Dieu récompenser son dévouement et lui accorder, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont secondé dans sa charitable entreprise, bonheur et prospérité. Ce sera toujours l'ardente prière des pauvres, des petits enfants et des religieuses de l'établissement.

Le jeune J... est un avare de la plus belle eau, et méticuleux en diable pour tout ce qui a rapport à son argent, son bel argent!

—Quel pingre! nous disait son frère, et quel esprit tatillon! Le jour où il rendra l'âme, il en demandera un reçu!

La durée des rhumatismes varie selon le pays et le climat. M. James Mahoney, père, d'Orillia, Ont., dit qu'il a souffert du rhumatisme pendant 13 ans; qu'il a fait essai de tous les remèdes annoncés sans résultats satisfaisants, et ce n'est qu'après avoir employé l'*Huile de St. Jacob* qu'il a été soulagé. Cette huile agit comme par enchantement.



QUEBEC—VUE PRISE DE LÉVIS

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

On annonce la vente de deux wagons de sucre de betteraves provenant de la sucrerie de West Farnham. Le prix de vente est de 8½c la livre.

Plus de deux cents tonnes de farine ont été expédiées de Winnipeg à Prince Arthur's Landing et réexpédiées de ce point dans l'Ontario, par bateaux à vapeur.

Vingt-cinq bâtiments sont arrivés dans un seul jour à Port Lambton et sont repartis la même journée après avoir pris un plein chargement de provisions.

M. Wm Conant a expédié à Rochester 15,000 minots de pommes sur lesquels il a réalisé un profit considérable. Ces pommes avaient été précédemment achetées par une maison qui se proposait de les exporter en Europe.

Une maison de Victoria, Colombie Anglaise, a dernièrement expédié à Puget Sound, 100 barils de bœuf salé. Ce premier chargement est l'ouverture d'un nouveau commerce qui promet d'être fructueux pour notre province du Pacifique.

La nouvelle compagnie montréalaise, fondée au capital de \$50,000 sous le nom de "Victoria Wood Hat Company" a été incorporée. Les promoteurs, tous de Montréal, sont MM. W. C. Ravenhill, A. McKenzie, Forbes, Samuel Johnston, W. D. O'Brien et John W. Molson.

L'écorce à tanner manque et beaucoup de tanneries travaillent quelques heures seulement par jour. Le commerce des phosphates a déplacé celui des écorces; un fermier peut extraire un chargement de phosphate dans un jour et le convertir en argent le lendemain. L'écorce est abondante, mais les cultivateurs ne veulent pas l'arracher, ayant des occupations plus productives.

La consommation du papier-cuir japonais augmente considérablement sur ce continent. Les anciens cuirs repoussés, conservés si précieusement dans les musées européens, sont parfaitement imités par les fabricants du Japon. Grâce à l'habileté des ouvriers, les imitations sont parfaites et le produit est aussi bon marché que le papier de texture ordinaire, de plus il ne demande aucun vernissage et peut se laver parfaitement.

La cire peut cette année être classée parmi les produits dont la production n'aura pas été au niveau des besoins de la consommation. Les quantités reçues à ce jour par les raffineurs et les fabricants de cire blanche, sont très petites, et aujourd'hui ils doivent payer 25c la livre pour compléter leurs approvisionnements avec une perspective de prix encore plus élevés dans un temps très rapproché.

Les prix pour voyageurs sur les chemins de fer du Nord-Ouest ont été tellement réduits que l'on peut aller de n'importe quel point à un autre pour un dollar, et la guerre ne fait que commencer.

M. W. H. Storey, de la fabrique de gants d'Acton, se prépare à bâtir une nouvelle fabrique dans ce village. Cette construction, qui demandera probablement deux ans pour être complétée, sera en briques, à quatre étages et de grandes dimensions.

Une compagnie a été formée à Saint-Paul, Minnesota, au capital de \$10,000,000, pour le développement des gisements de plomb situés sur la côte nord-ouest du Lac Supérieur. Un chemin de fer sera construit des mines à Duluth ou à tout autre point sur le lac, permettant l'établissement d'un bon port.

Un lot de 450 caisses de pommes rouges a été dernièrement expédié de Shingle Springs, comté Eldorado, à Denver, Colorado. Ce chargement est le premier pour lequel on ait stipulé une couleur uniforme pour tous les fruits qui le composaient.

On étudie en ce moment, au ministère de la marine en France, les plans de deux croiseurs spéciaux destinés aux stations de Terre-Neuve et d'Islande.

Ils seront construits dans des conditions particulières d'hygiène et de confortables indispensables à des équipages qui séjournent six mois de l'année dans les brumes et les glaces.

Le type de ces deux bâtiments rappelle celui des anciennes corvettes mixtes, avec cette différence qu'ils seront renforcés de courbes en fer qui serviront de *taille-glace* et permettront à ces navires de sortir de situations souvent difficiles.

Le rapport des douanes pour le mois de novembre 1882, montre pour les villes de Montréal, Halifax, St-Jean et Toronto, une augmentation de \$70,512 sur le mois de novembre 1881. Celui du revenu intérieur, pour les mêmes périodes et pour les villes de Montréal, Ottawa et St-Jean, une augmentation de \$27,923.

Dans quelques parties de l'Espagne, le beurre est une denrée tellement rare qu'il est vendu à la verge et non à la livre. Il est apporté des montagnes dans des boyaux de moutons, comme des saucisses, et se débite par longueur à la convenance des acheteurs. Ce mode de mesure paraît aussi étrange aux voyageurs que le produit lui-même, qui n'est ni propre ni mangeable.

Suivant *Bradstreet*, les affaires sont calmes en général. Les faillites sont nombreuses comme on doit généralement s'y attendre à cette époque de l'année; elles sont en grande partie dues aux changements survenus dans les prix des produits. Le temps a retardé la récolte du coton. Il y a eu aux Etats-Unis 186 faillites pendant la semaine dernière, soit quinze de plus que pendant la semaine précédente et vingt-huit de plus que pendant la même période de temps en 1881. La ville de New-York compte à elle seule pour quinze faillites. Au Canada, nous avons eu quatorze faillites, soit quatre de moins que la semaine précédente.

La Compagnie montréalaise de Butterine a presque achevé son installation. Les machines qui sont toutes importées ont coûté environ \$20,000. Les travaux commenceront sous peu de jours et donneront de l'emploi à un grand nombre d'ouvriers. Le procédé peut être intéressant à connaître et nous allons le décrire brièvement: la plus belle partie de la graisse de bœuf est, après avoir été finement hachée, placée sous une puissante presse qui en extrait une huile pure, laissant la stéarine comme résidu. Cette huile est barattée avec du lait et donne une bonne imitation de beurre. Le lait communique au produit un goût et une couleur qui rendent difficile la distinction entre le beurre et son imitation. Il est aujourd'hui avéré que la butterine ou autres produits similaires sont sains et nutritifs et de beaucoup supérieurs à bien des beurres vendus sur nos marchés. La stéarine, provenant de la graisse compressée, est vendue aux fabricants de bougies.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirup Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

PENSÉES

La loi de Dieu règle le cœur; elle change réellement l'homme, et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors.

La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observation de la loi de Dieu.

Le christianisme seul donne de la réalité à toutes les vertus; parce que lui seul en bannit l'orgueil qui les corrompt, et qui n'en fait que des fantômes.

MASILLON.

Les livres profanes inspirent l'orgueil et nourrissent la curiosité à mesure qu'ils étendent les connaissances; au lieu que l'écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit.

La vraie piété vous donnera tout. Il n'y a qu'elle qui puisse vous faire remplir votre devoir. Tous vos talents, sans elle, vous seront inutiles; avec elle, ils rapporteront cent pour cent.

On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à rechercher, et qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins; on a aussi une solide consolation, et la paix du cœur au milieu des plus grandes peines.

Vous ne voyez que ce que la religion demande, sans voir ce qu'elle donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire; que vous seriez ravi, si vous saviez ce qu'elle fait aimer!

MAINTENON.

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire; elle est au-dessus et non pas contre.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent le christianisme sont de cette nature.

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

PASCAL.

NOUVELLES GÉNÉRALES

—Un navire a sombré à Tynemouth. Tous ceux qui étaient à bord ont péri.

—Le dernier recensement porte à 700,000 le nombre de protestants en France.

—Il est rumeur, à Londres, que l'évêque de Winchester remplacera l'archevêque de Canterbury.

—Le Dr W. H. Russell, ci-devant président du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec, est mort il y a quelques jours.

—On mande de Odessa, en Russie, que les prisonniers convaincus d'avoir distribué des pamphlets révolutionnaires ont été condamnés à 10 ans de détention dans les mines.

—La sentence de mort portée contre Lee, le meurtrier de Napanee, a été commuée en un emprisonnement pour la vie.

—Un individu, que l'on croit atteint d'aliénation mentale, a été arrêté sur l'accusation d'avoir commis un assaut sur la personne du curé et du vicaire de Saint-Roch de Québec, dans la sacristie.

—Une église pouvant contenir 1000 personnes vient d'être construite, en Bavière, entièrement avec du papier. On a réussi à lui donner absolument l'apparence et le poli du marbre.

—Le mouvement général des voyageurs entre la France et l'Angleterre, pendant les dix premiers mois de cette année, a été de 131,469 passagers. Pendant la même période de 1881, il a été de 143,341.

—Les revenus du plus jeune des Rothschild sont de \$4,788,000 par année, soit \$3,250 par jour. Avec cela on peut se dispenser de se soucier du lendemain.

—On a saisi à Pise, en Italie, un drapeau socialiste; le juge a ordonné de le déployer devant la Cour, mais alors s'est produite une forte explosion: il contenait de la dynamite.

—Pas moins de soixante-et-dix familles, dans un seul village de la Bulgarie, ont été converties de l'Eglise Grecque à l'Eglise catholique, lors de la visite du Délégué Apostolique de Constantinople, Mgr Vannatelli.

—Le vieux baron prussien Manteuffel est mort à Crossen, en Allemagne, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il a joué un grand rôle dans la politique prussienne et bismarkienne.

(Du Journal de Norfolk, Virginian.)

Oui, messieurs, toutes les personnes qui ont souffert du rhumatisme ne cessent de parler en faveur de l'*Huile de St. Jacob* comme d'un remède certain et efficace. C'est ce que raconte le capitaine McLean, qui a demeuré près de cinquante ans à Norfolk et à Portsmouth. Les faits suivants nous ont été racontés par lui. Un jour, c'était un droguiste en voyage qui tomba sur la glace et fut tellement contusionné qu'il fut obligé de garder le lit. Le capitaine, qui était à l'hôtel en même temps, lui conseilla d'employer l'huile de St. Jacob; le résultat fut si prompt que le lendemain il pouvait marcher sans ressentir de douleurs. Un M. Howard, marchand de poisson, ayant contracté un rhumatisme, et comme il était intime avec le capitaine, celui-ci lui conseilla de se servir de cette huile: quelques jours après, il fut guéri. Une dame, âgée de 75, fut atteinte d'une attaque subite de paralysie. Le médecin fut appelé et prescrivit les remèdes ordinaires qui demeurèrent sans résultats. Cette dame, qui était parente du capitaine, le consulta. Celui-ci lui conseilla de se servir de l'huile de St. Jacob, et après en avoir fait usage pendant trois jours, elle marcha et fut guérie.

Le professeur G. B. Cromwell, lui aussi, raconte qu'un de ses amis qui souffrait d'un rhumatisme, lui conseilla de faire usage de l'huile de St. Jacob, ce qui eut un résultat merveilleux. Le professeur avait obtenu ce même résultat quand, quelque temps auparavant, il fut atteint d'une attaque subite de rhumatisme qui l'avait empêché de vaquer à ses affaires. Après avoir fait usage de l'huile de St. Jacob pendant une heure il put reprendre ses travaux. Des milliers de cas semblables sont là pour convaincre les plus incrédules, et MM. Vogeler et Cie., propriétaires de l'huile de St. Jacob, peuvent à juste titre être appelés les bienfaiteurs de l'humanité souffrante.

VARIÉTÉS

Au Château de Z... —Allons bon ! encore une punaise sur le beurre ! Que va dire mame la comtesse ? Ces gens du monde, c'est si dégoûté !

—Oui, mon pauvre, v'la un mois que j'fais rien ; l'ouvrage est arrêté à cause du froid...

—Et moi donc, v'la dix ans que j'chôme. Ah ! je regrette l'empire, c'est lui qui nous f'sait travailler.

—Quoi q'tu faisais donc ? —Des bâtons de maréchaux de France !

Scène de famille : —Ma chère enfant, j'ai une grande communication à te faire... J'ai trouvé pour toi le mari de "mes rêves."

—Et... comment est ce monsieur, papa ? —Il est très bien, très bien.

—Est-il brun ? —Non.

—Blond, ou roux, alors ? —Pas davantage.

—Enfin, de quelle couleur sont ses cheveux ?

—Ses cheveux... ? Mais, il n'en a pas.

Le petit André s'arrêtant devant une maison en démolition :

—Dis-donc, maman, cette maison, est-ce qu'on va bientôt la remolir ?

Souvenir d'Étretat. Deux jeunes gens causent en se promenant sur plage.

—Savez-vous nager ? —Parfaitement... Je plonge surtout très bien.

—Je vous en félicite.

—Mon Dieu ! je n'ai pas grand mérite à cela... J'ai appris à cause de mes créanciers !

—Est-il indécis, ce monsieur ! —C'est bien étonnant.

—Pourquoi ? —Parce qu'il est pharmacien.

—Les pharmaciens ne peuvent donc pas être indécis ?

—Non, puisque ce sont les hommes de toutes les solutions.

A l'église. —Tiens, un mariage ! Quelle est donc cette dame que ce monsieur à l'air idiot conduit à l'autel ?

—C'est une veuve. —C'est donc ça qu'elle a un bouquet de fleurs dérangées.

—Papa, demande Toto, d'où vient donc la pluie ?

—Des nuages. —Il y a donc de l'eau, dans les nuages ?

—Mais oui. —Ah ! bien, le bon Dieu doit être joliment mouillé, alors !...

—Un joli mot de M. Charles Laurent dans le Paris, sur les condamnés à mort que gracie par bandes M. Jules Grévy— Les Guillotins honoraires.

\$200 de récompense. — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de Houblon, en vue de frauder le public.

Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux.

Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi. — Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

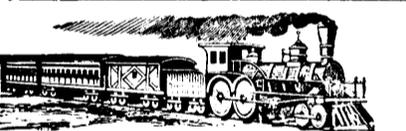
A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Pointe-Lévis, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Monoton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal DECEMBRE 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées. Lists various routes and their corresponding times and costs.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains.

L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et autres imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,

AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes.

MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.

En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.